

Psychanalyse de la *Marseillaise*¹



"Le Départ des Volontaires de 1792" (*La Marseillaise*), sculpture de François Rude, Arc de Triomphe de l'Etoile à Paris.

Stéphane Zagdanski

¹ Le film composé d'après ce texte est visible en ligne ici : <https://youtu.be/K0XSB5zt250>

« Quoi ! »

La Marseillaise, troisième couplet

Le 20 septembre 1792, quand Goethe s'exclame après avoir assisté à la victoire des troupes françaises à la bataille de Valmy : « En ce lieu et en ce jour a commencé une nouvelle époque pour l'histoire du Monde », il formule une vérité relative qui ne peut *s'ignifier* que rétroactivement, à l'expresse condition d'adopter la conception qu'il se fait de ce qu'il nomme – *et forge en le nommant* – « l'histoire du Monde. »

J'écris *s'ignifier* : au sens à la fois de « *prendre un sens* » – or prendre *un sens*, c'est en récuser beaucoup d'autres – et d'« embraser » la cavalcade des conséquences chrono-logiques depuis sa propre raison centripète.

Un siècle et demi plus tard, en 1937, Jean Renoir décide de reproduire en postface de son film *La Marseillaise* les paroles de Goethe, précisant que ce commentaire « servira de point final à ce récit ». Imbibé de cette dramatique conception goethéenne du Temps, Renoir entend que son propre découpage et cadrage emphatico-tragi-comique des choses soit confirmé par un argument d'autorité qu'il estime, naïvement, imparable.

À la même « époque » que Renoir (un peu avant le « 5 juillet 1936 ») mais en se fondant sur une toute autre conception du Temps (c'est une litote...), Martin Heidegger, isolé en plein régime nazi, écrit dans ses *Carnets noirs*², dans un paragraphe intitulé « La fin de l'histoire », *das Ende der Geschichte* :

« Ce qu'a de particulièrement malfaisant <*das Tückische* : le « perfide », l'« insidieux », le « sournois »> une époque histrionique <*einer*

² « Réflexions IV », § 270

schauspielerischen Zeit : un temps théâtral (*Schauspieler* : « acteur ») (cf. la romanité tardive), ce n'est pas tant que tout ne soit que spectacle et vacarme, que ce ne soit qu'en passant par là que le "réel" arrive à se faire valoir – c'est au contraire le fait que sur cette voie on s'assure d'avance que tout ce qui pourra désormais rester digne de "mémoire" historiquement, ce ne sera que ce qui satisfait à ce critère d'histrionisme.

Quand toute mémoire originale, c'est-à-dire capable de mettre en question, est attaquée en ses bases, et quand malgré cela il n'a jamais été autant question d'histoire et d'éternité de l'histoire, alors l'histoire ne peut plus que se précipiter vers sa fin. »

La Marseillaise est composée par Rouget de Lisle dans la nuit du 25 au 26 avril 1792. Cette nuit printannière n'intervient pas à n'importe quel moment de l'hypothétique histoire du Monde. Ce mois d'avril 1792 impose son invisible et invincible sceau sur cette histoire particulière comme *histoire mondiale*. La différence avec la conception goethéenne tient dans l'aspect épars et inaperçu de l'émergence de la possibilité d'un devenir-monde de l'histoire, d'une universalité de la représentation subjective du temps bien plus efficace encore que la *catholique* qu'elle finira de supplanter quelques décennies plus tard.

Ce n'est pas un secret que la Révolution française est aussi, et peut-être d'abord, une première déclaration de guerre au christianisme qui dominait jusque-là l'Europe et une partie du monde, depuis la conversion de Constantin (là encore après une victoire, celle du Pont Milvius en 312), laquelle conversion fut bien davantage une adhésion du catholicisme à l'impérialisme que l'inverse.

Le mot « catholique » est emprunté au grec κ α θ ο λ ι κ ο ς : « général, universel ». Dans *Les Trois Veritez* de Pierre Charron, le soleil est redondamment qualifié de « catholique et universel illuminateur du monde ». Pierre Charron est

un clerc philosophe, théologien et moraliste du XVI^{ème} siècle (il meurt en 1603), très influencé par Montaigne. Il fait d'abord scandale par sa – très relative – défense de la tolérance religieuse dans son *Traité de la Sagesse* (paru en 1601 à Bordeaux), où il professe : « Nous sommes circoncis, baptisés, juifs, mahométans, chrestiens avant que nous sachions que nous sommes hommes. » Pourtant ses *Trois Vérités* – soit un seul Dieu, une seule religion (la chrétienne), une seule Église (la Catholique) – portent comme titre complet : *Les Trois véritez contre les athées, idolâtres, juifs, mahométans, hérétiques & schismatiques*.

Où l'on constate que, selon ce qu'on décide de citer ou d'occulter, la réalité en est inmanquablement modifiée.

La Révolution française est de la sorte une guerre de supplantation faite au christianisme pour la domination du monde – y compris la domination de l'interprétation du Temps (la querelle des calendriers), laquelle induit la définition de l'Histoire.

Nietzsche l'explique clairement dans *La Volonté de puissance* : « Le christianisme, chez le prêtre juif lui-même a flairé la caste, le privilégié, l'aristocrate – il a *supprimé le prêtre*. Le chrétien, c'est le tchandala qui récuse le prêtre – le tchandala qui fait son salut lui-même. C'est pourquoi la Révolution française est la fille et la continuatrice du *christianisme*... elle a ce même instinct hostile aux castes, aux aristocrates, aux derniers privilèges... »

Le huitième couplet de la *Marseillaise* où apparaît le mot « Dieu » sera dès lors supprimé par Joseph Servan, ministre de la guerre et auteur en 1780 du traité : *Le soldat citoyen, ou Vues patriotiques sur la manière la plus avantageuse de pourvoir à la défense du royaume*.

Que dit ce huitième couplet ?

Dieu de clémence et de justice
 Vois nos tyrans, juge nos cœurs
 Que ta bonté nous soit propice
 Défends-nous de ces oppresseurs (*bis*)
 Tu règues au ciel et sur terre
 Et devant Toi, tout doit fléchir
 De ton bras, viens nous soutenir
 Toi, grand Dieu, maître du tonnerre.

Clémence ? Justice ? Bonté ? Règne ? Une allusion à Jupiter enfin ? C'est trop ôter à celui pour qui tout est dû à Mars et selon qui il ne saurait être d'autre divinité que la Guerre, d'autre citoyen que le soldat.

Si l'on examine les images derrière moi extraites du *Napoléon* d'Abel Gance, on peut constater la substitution du nouveau pathos révolutionnaire au traditionnel pathos catholique illustrée en une scène, celle de Danton entonnant *la Marseillaise* depuis la chaire de l'ancien couvent des Cordeliers saccagé, gesticulant grotesquement devant un immense crucifix, dont la statue du Christ a été décapitée (elle gît par terre dans la salle d'à côté où s'impatientent Marat et Robespierre), crucifix recouvert et à demi-dissimulé comme par un linceul d'un drapeau bleu blanc rouge !

Dans *A Tale of Two Cities*, Charles Dickens décrit de l'intérieur cette furie révolutionnaire de la substitution théologico-politique, qui fut aussi une rage de l'abolition du Temps :

« Il n'y avait pas de répit, pas de pitié, pas de paix, pas de repos, pas de mesure du temps. Bien que les jours et les nuits se succédassent aussi régulièrement qu'au commencement du monde, alors que le matin et le soir étaient ceux du premier jour, on ne comptait pas autrement le temps. On avait perdu prise sur lui dans la fièvre d'une nation, comme il arrive dans la fièvre d'un malade. Le

bourreau, rompant le silence insolite de la ville, montrait au peuple tantôt la tête du roi et tantôt – presque en même temps, eût-on dit – la tête de la jolie reine, qui en huit longs mois de veuvage et de chagrin était devenue grise. Cependant, en vertu de l'étrange loi des contradictions qu'on observe en pareils cas, le temps semblait long, bien qu'il s'envolât si vite. On avait institué un Tribunal révolutionnaire dans la capitale, quarante ou cinquante mille comités révolutionnaires dans tout le pays et une loi des suspects qui menaçait la vie et la liberté de chacun et livrait n'importe quel innocent à n'importe quel criminel pervers ; les prisons regorgeaient de gens qui n'avaient commis aucun méfait et qui ne pouvaient obtenir qu'on les entendît. Pareilles choses devinrent l'ordre établi et naturel et, après quelques semaines, semblèrent avoir existé de longue date. Enfin, dominant tout cela, une hideuse silhouette se fit aussi familière que si elle avait été là depuis la création du monde : cette tranchante nouvelle venue, la Guillotine. Elle était l'objet des plaisanteries populaires : c'était le meilleur remède pour le mal de tête, elle empêchait infailliblement les cheveux de blanchir, elle donnait au teint une délicatesse particulière, c'était le Rasoir national qui rasait de près. Quiconque embrassait la Guillotine regardait par la petite lucarne et éternuait dans le sac. C'était le symbole de la régénération de la race humaine. Elle supplantait la Croix. Son effigie ornait des poitrines d'où la Croix était bannie ; on s'inclinait devant elle et on lui rendait un culte refusé à la Croix. Elle tranchait tant de têtes que sa charpente rougie pourrissait et que la terre qu'elle souillait était saturée de sang. On la démontait comme le jouet d'un jeune démon et on la remontait chaque fois qu'on en avait besoin. Elle faisait taire les éloquents, elle abattait les puissants, elle anéantissait la bonté et la beauté. En une seule matinée elle avait décapité vingt-deux amis de haute notoriété publique, dont vingt et un vivants et un mort, dans le même nombre de minutes. Le nom du puissant héros de l'Écriture sainte était échu au principal fonctionnaire qui la manœuvrait, mais avec une telle arme il était plus fort et plus aveugle encore que son homonyme et il détruisait chaque jour les portes du Temple de Dieu. »

L'Histoire, ça n'existe pas. Ce qu'on (mais qui est ce *on* ?) nomme *l'Histoire* (comme s'il n'y en avait qu'une !), n'est qu'une compilation minutieusement encadrée de discours divers et épars (livres, mémoires, correspondances, archives, propos rapportés, déclarations officielles...), arrangés et ordonnés selon *une* certaine logique parmi des milliers d'autres plausibles, *une* hiérarchie (celle des vainqueurs), respectant les limites et les cadres d'une certaine mesure de l'Espace et du Temps qui elle non plus n'est pas décidée ni désignée au hasard (le décompte chronologique des siècles, les « grandes dates », l'occidentalocentrisme, etc.).

Joyce est bien plus originalement profond que Goethe (qu'il cite aussi par ailleurs) lorsqu'il fait exprimer à Stephen Dedalus, dans *Ulysses*, au cœur d'une conversation où M. Deasy, après avoir parlé d'argent : « L'argent c'est le pouvoir » ; après s'être montré stupidement grandiloquent : « Nous sommes un peuple généreux mais nous devrions aussi être équitables. », à quoi Stephen répond : « J'ai peur de ces grands mots, qui nous rendent si malheureux » – ce qui fait écho à la phrase de Chateaubriand sur l'« hymne des Marseillais » dans son *Essai sur les Révolutions* : « Nous en tirerons cette leçon affligeante : que, dans tous les âges, les hommes ont été des machines qu'on a fait s'égorger avec des mots. » – ; après avoir tapé quelques pages à la machine à écrire sur l'épizootie (l'épidémie des animaux...) que Deasy fait vaniteusement relire à Stephen (« Je tiens à ce que ce soit imprimé et lu... Pour l'instant je veux essayer de la publicité. ») ; M. Deasy, soudainement, professe son antisémitisme atrabilaire (« Souvenez-vous de ce que je vous dis, M. Dedalus. L'Angleterre est aux mains des Juifs. Dans tous les postes éminents la finance, la presse... ») ; à quoi Stephen répond : « Un marchand est celui qui achète bon marché et vend cher, juif ou gentil, n'est-il pas vrai ? » ; à quoi M. Deasy repartit catholiquement : « Ils ont péché contre la lumière, dit M. Deasy gravement. Et vous pouvez voir les ténèbres dans leurs yeux. Et c'est pourquoi ils sont encore errants sur la terre. » ; à quoi

Stephen, après avoir pensé aux « crânes bourrés de combines sous le gauche haut de forme » des spéculateurs juifs de la Bourse à Paris, dont il distingue très subtilement la judéité et le savoir du « temps qui disperse tout », des us, coutumes, et costumes des boursicoteurs aux « jabotements de jars », répond : « Qui ne l'a fait (soit : « pécher contre la lumière ») », et devant l'incompréhension de M. Deasy, énonce – et c'est là où je voulais en venir : « *History is a nightmare from which I am trying to awake.* » « L'histoire est un cauchemar dont j'essaye de m'éveiller. »

Il suffit d'examiner le mot-à-mot d'un discours (*La Marseillaise* en est un) avec une intelligence vierge d'idéologie pour que l'Histoire s'invagine comme un gant et vous révèle ce que Balzac a nommé son « envers ». Dans *Ulysse*, la conversation entre le vaniteux antisémite Deasy et le subtilissime et courtois Dedalus a pour prétexte la remise par Stephen d'un article de Deasy à un journal afin de lui assurer de la publicité. Cela n'est pas anodin. Dans *L'envers de l'Histoire contemporaine*, Balzac décèle des vérités (et pas seulement trois !) qui, échappant aux supputations de l'*animal rationale* (que Heidegger renomme « l'animal historique », *das historische Tier*³), acquièrent une véracité destinée à transcender les siècles :

« Être propriétaire d'un journal, c'est devenir un personnage : on exploite l'intelligence, on en partage les plaisirs sans en épouser les travaux. Rien n'est plus tentant pour les esprits inférieurs que de s'élever ainsi sur le talent d'autrui. Paris a vu deux ou trois parvenus de ce genre, dont le succès est une honte et pour l'époque et pour ceux qui leur ont prêté leurs épaules. »

Le mois qui vit naître la *Marseillaise* est primordial pour des raisons qui n'appartiennent pas tant à l'Histoire qu'à l'éruption du Temps. Une série

³ *Überlegungen IX*, §3

d'événements concomitants, géographiquement indépendants les uns des autres, composent – à condition de les penser ensemble – les prodromes secrètement solidaires de l'effraction d'une inédite époque de l'Occident, engendrée bien en amont, époque que Heidegger qualifie d'un seul substantif : « *die Neuzeit* », le « Nouveau Temps ». On traduit cela éronnément par « les Temps modernes », comme s'ils marquaient un progrès et une pluralité. C'est précisément l'inverse qui les caractérise, la brutale élimination par usurpation et pastiche de « l'Ancien » Régime, mais aussi l'annihilation de tout ce qui n'est pas compatible avec *une* vision d'un monde unifié dans la dévoration technique de toute altérité : « Qu'un sang impur abreuve nos sillons », c'est aussi cela que ça s'ignifie ! Le Nouveau Temps, en revanche, comporte une temporalité inédite, factice et frelatée mais effroyablement efficace, dans laquelle nous sommes encore engagés et englués aujourd'hui, en 2019, qui pour autant n'en agonise pas moins violemment au su et au vu de tout un chacun.

Le **1^{er} avril 1792**, l'Assemblée législative adopte le télégraphe optique de Chappe. Ce système de sémaphores disposés d'une hauteur l'autre offre la possibilité de communiquer sur de grandes distances en comprimant sommairement le langage dans la vision. À chaque signe du sémaphore correspond une seule idée : aucune subtilité, aucune nuance, aucun jeu de mots, aucune ambiguïté, aucun swing du sens ni aucune poésie n'est par conséquent à en attendre. Un rapport officiel explique que le télégraphe a « donné naissance à une langue nouvelle, simple et exacte, qui rend l'expression d'un mot et d'une phrase par un seul signe. » Deux siècles et demi plus tard, les smileys de vos smartphones rendent un hommage inconscient à ce rêve abrutissant de célérité communicationnelle. En attendant d'être détrôné par le télégraphe électrique de Morse – qui marquera les débuts de la préséance technique et commerciale des États-Unis d'Amérique et amorcera, en association ravageuse avec le chemin de

fer, les premiers génocides modernes –, le télégraphe Chappe supplante par sa diligence le cheval au galop, offrant pour la première fois dans l’histoire des hommes la prééminence de la Technique (en l’occurrence de l’Optique) sur le monde animal.

Le **2 avril 1792**, aux États-Unis, la loi sur la monnaie dite *Coinage Act* permet la création d’un Hôtel de la Monnaie dans la capitale, alors Philadelphie – dont le nom significativement « révolutionnaire » se traduit en « Amitié fraternelle »⁴. Cette loi, passée à l’initiative d’Alexander Hamilton, premier et influent Secrétaire du Trésor de George Washington, établit le dollar comme seule unité monétaire, et définit dans le moindre détail la taille, le poids et l’aspect des pièces de monnaie. Il y est ainsi exigé qu’une allégorie de la Liberté, ainsi que le mot « *Liberty* », soient gravés sur l’envers de chaque pièce.

Alexander Hamilton avait eu pour mère Rachel Faucette, descendante de Huguenots français. Disciple de Hobbes et de Montesquieu, s’exprimant couramment en français, il sera proclamé citoyen français par l’Assemblée nationale législative le 26 août 1792, en même temps que George Washington, Anacharsis Cloots, Jeremy Bentham et quelques autres. Partisan acharné d’une révolution industrielle conforme à la britannique, il sera représenté en 2004 sur le billet de 10 dollars.

Dans *Ulysse*, lors de la scène avec M. Deasy, Stephen Dedalus compare les « souverains » et les « couronnes » (« symboles souillés par la cupidité et l’avarice ») avec les coquillages (« buccins et cauris et rhombes »), monnaie d’échange périmée et obsolète, « symboles aussi de la beauté et de la puissance » désormais sans valeur, « collection d’un vieux pèlerin, trésor défunt, coquilles vides ».

⁴ Du grec Φιλαδέλφεια, *phílos* signifiant « amitié » et *adélfhos* « frère ».

La conversation entre M. Deasy et Stephen débute d'ailleurs par une citation de Shakespeare concernant l'argent. M. Deasy cite : « Aie seulement la bourse bien garnie. » à quoi Stephen se contente de murmurer en réplique : « Iago ». Qui a lu *Othello* saura ce que cette récupération cupide de Shakespeare par M. Deasy comporte d'imposture. Shakespeare n'avait pas besoin d'attendre le *Coinage Act* de 1792 pour deviner – dans *La Tempête* – que « dollar » rime avec « douleur ».

Ce 2 avril 1792, par conséquent, l'uniformisation capitaliste est prête à déployer son douloureux nivelage dévorant sur le reste du monde. Cette standardisation universelle est avant tout une mise à plat objectivante de tout ce sur quoi le regard porte. Car la création du dollar digne d'être vu n'est qu'un tenant. L'aboutissant de cette *Weltanschauung* qui racornit le monde à sa vision n'est autre que le spectacle contemporain théorisé par Guy Debord, dont la thèse 49 de *La Société du spectacle* spécifie : « Le spectacle est l'argent que l'on regarde seulement, car en lui déjà c'est la totalité de l'usage qui s'est échangée contre la totalité de la représentation abstraite. »

Il n'est donc pas exagéré de dire que le spectacle, en tant que destinée terminale du capitalisme, naît embryonnairement à Philadelphie le même mois que la *Marseillaise* à ... Strasbourg ! Ce que résume l'anecdote selon laquelle l'Hôtel de Dietrich, domicile du maire de Strasbourg où sera chantée pour la toute première fois la *Marseillaise*, fut bombardé en 1870, puis démoli et remplacé par... la Banque de France !

Le **4 avril 1792**, en France, l'Assemblée Législative instaure l'égalité entre tous les hommes libres. Je vais vous lire quelques lignes de ce décret afin de faire sonner la rhétorique révolutionnaire, si pregnante dans la *Marseillaise* :

4 AVRIL 1792.

373

L O I

N.° 1606.

*Relative aux Colonies , & aux moyens d'y appaiser
les troubles.*

Donnée à Paris , le 4 Avril 1792.

LOUIS , par la grâce de Dieu & par la loi constitutionnelle de l'état , ROI DES FRANÇOIS : A tous présens & à venir ; SALUT. L'assemblée nationale a décrété , & nous voulons & ordonnons ce qui suit :

*D É C R E T de l'Assemblée nationale , du 28 mars 1792 ,
l'an quatrième de la liberté.*

L'ASSEMBLÉE NATIONALE considérant que les ennemis de la chose publique ont profité des germes de discorde qui se sont développés dans les colonies , pour les livrer au danger d'une subversion totale , en soulevant les ateliers , en désorganisant la force publique & en divisant les citoyens , dont les efforts réunis pouvoient seuls préserver leurs propriétés des horreurs du pillage & de l'incendie ;

Que cet odieux complot paroît lié aux projets de conspiration qu'on a formés contre la nation Française , & qui devoient éclater à la fois dans les deux hémisphères ;

Considérant qu'elle a lieu d'espérer de l'amour de tous les colons pour leur patrie , qu'oubliant les causes de leur désunion & les torts respectifs qui en ont été la suite , ils se livreront sans réserve à la douceur d'une réunion franche & sincère , qui peut seule arrêter les troubles dont ils ont tous été également victimes , & les faire jouir des avantages d'une paix solide & durable , décrète qu'il y a urgence.

L'assemblée nationale reconnoît & déclare que les hommes de couleur & nègres libres doivent jouir , ainsi que les colons

blancs , de l'égalité des droits politiques ;

Qu'on ne s'y trompe pas. L'égalité révolutionnaire ne concerne pas davantage les esclaves que les Droits de l'Homme ne sont universels. « Liberté », « Égalité », « Fraternité » sont les cache-sexe de leurs antinomies les plus radicales. Tout slogan ment, c'est son essence. Il suffit d'écouter n'importe quel discours de Macron pour s'en convaincre. Nietzsche à nouveau : « Christianisme, révolution, abolition de l'esclavage, égalité des droits, philanthropie, amour de l'ennemi, justice, vérité : tous ces grands mots n'ont de valeur que dans la bataille, comme étendards ; non pas comme réalités, mais comme *formules d'apparat* qui expriment tout autre chose (voire le contraire) ! »⁵

Le **5 avril 1792**, George Washington emploie pour la première fois dans l'histoire des États-Unis le veto présidentiel. Certes « M. et Mme Vêto » étaient les sobriquets de Louis XVI et de Marie-Antoinette, mais ils correspondaient peu à la réalité des bizarreries bordéliques de la domination d'Ancien Régime, telles que les décrit Chateaubriand :

« Un monarque faible et amateur de son peuple, était aisément trompé par des ministres incapables ou méchants. L'intrigue faisait et défaisait chaque jour des hommes d'État ; et ces ministres éphémères, qui apportaient dans le gouvernement leur ineptie et leurs cœurs, y apportaient encore la haine de ceux qui les avaient précédés. De là ce changement continuel de systèmes, de projets, de vues ; ces nains politiques étaient suivis d'une nuée famélique de commis, de laquais, de flatteurs, de comédiens, de maîtresses. Tous ces êtres d'un moment se hâtaient de sucer le sang du misérable, et s'abîmaient bientôt devant une autre génération d'insectes, aussi fugitive et dévorante que la première. »

⁵ *La volonté de puissance.*

En comparaison, le premier véto de Washington marque l'apparition de la guillotine législative et annonce sans fracas ni froufrou la décollation de l'Ancien Monde.

Le **16 avril 1792**, George Vancouver découvre le littoral occidental de l'Amérique du Nord. C'est le début de l'enfer pour les autochtones de cette région paradisiaque : les Nuu-Chah-Nulth-Aht, dont le nom signifie « Tout au long des montagnes et la mer ». Erronément nommés « Nootkas », les Nuu-Chah-Nulth-Aht, sont avec les Kwakiutl et les Chinooks, les observateurs de la pratique la plus anticapitaliste imaginable, le célèbre *potlatch*.

Ces êtres merveilleusement spirituels comme tous les Amérindiens seront bientôt génocidés par ce saupoudrage de noms propres à même la nature (« Cook », « Vancouver », « Washington »...). Voulant plagier le Dieu de la Genèse, les Occidentaux ne renommèrent à gogo les sites du soi disant « Nouveau » Monde qu'afin d'en revendiquer la création, déclenchant par cette grossière imposture l'annihilation de tous ceux qui les y précédaient.

Il faut lire de Bougainville le *Voyage autour du monde par la frégate du Roi La Boudeuse, et la flûte L'Étoile; en 1766, 1767, 1768 & 1769* (c'est le titre intégral) pour envisager l'envers génocidaire de l'exploration du Nouveau Monde, qui n'est pas plus « nouveau » que les Temps ne sont « modernes ». Voici un extrait poignant de Bougainville consacré à la tristesse à *mourir* des Indiens d'Uruguay évangélisés par les Jésuites :

« Le peuple cependant était depuis huit heures du matin distribué aux divers travaux soit de la terre, soit des ateliers, et les corrégidors veillaient au sévère emploi du temps; les femmes filaient du coton; on leur en distribuait tous les lundis une certaine quantité qu'il fallait rapporter filé à la fin de la semaine; à cinq heures et demie du soir, on se rassemblait pour réciter le rosaire et baiser encore

la main du curé; ensuite se faisait la distribution d'une once de maté et de quatre livres de bœuf pour chaque ménage qu'on supposait être composé de huit personnes; on donnait aussi du maïs. Le dimanche on ne travaillait point, l'office divin prenait plus de temps; ils pouvaient ensuite se livrer à quelques jeux aussi tristes que le reste de leur vie. /.../ Au reste les jésuites nous représentaient ces Indiens comme une espèce d'hommes qui ne pouvait jamais atteindre qu'à l'intelligence des enfants; la vie qu'ils menaient empêchait ces grands enfants d'avoir la gaieté des petits. »

Le **20 avril 1792**, la France déclare la guerre au roi de Bohême et de Hongrie François II, dont le père Léopold II décédé au mois de mars est le frère de Marie-Antoinette. Louis XVI et la Reine espèrent secrètement que leur neveu, triomphant des armées révolutionnaires, leur restituera leurs prérogatives largement diminuées après la fuite avortée à Varenne, fuite organisée par le général François Claude de Bouillé, dont le nom honni des révolutionnaires apparaît au couplet V de la *Marseillaise*.

La Révolution est avant tout une affaire de familles. Familles royales contre Mère Patrie. En outre, pour la raison que deux de ses fils étaient enrôlés dans l'armée du Rhin, le maire de Strasbourg, le baron Philippe Frédéric de Dietrich qui commanda la *Marseillaise* au jeune capitaine Claude Joseph Rouget de Lisle, endossa en quelque sorte le premier verset de l'hymne en l'entonnant pour la première fois, accompagné de son épouse Sibylle au clavecin, sous les boiseries de son hôtel particulier de la place de Broglie.

« Allons enfants de la Patrie... » est ainsi une formule œdipiennement cryptée, qui proclame en sous-main : « Allons enfants de la partouze ! » Car la Patrie, étymologiquement « terre des pères », est aussi une mère, de sorte que la Patrie révolutionnaire est censée se substituer sur un mode délirant à toute cellule familiale. Dans son *Chant du départ*, Marie-Joseph Chénier fait dire aux soldats par

les mères de famille : « Tous vos jours sont à la patrie ; elle est votre mère avant nous. » Dans son projet de Code civil, le célibataire Jean-Jacques Régis de Cambacérès, surnommé « Tante Turlurette » et qui sera raillé par Napoléon et Talleyrand pour son homosexualité, écrit : « Il est rappelé aux parents que leurs enfants appartiennent à la patrie. » On notera à ce propos au centre du bas-relief formant la *Marseillaise* de François Rude, sur l'Arc de Triomphe, la présence d'un guerrier grec et de son éphèbe nu. Quant à la guillotine, un de ses nombreux surnoms (tous féminins) sera « la sainte Mère ».

Le **25 avril 1792**, deux événements invisiblement consubstantiels l'un à l'autre ont lieu en France, de telle sorte que l'un est comme le palimpseste mortifère de l'autre que sa sanguinaire emphase dissimule à peine et qui, en retour, lui donne son sens le plus carnassier :

À Strasbourg, Rouget de Lisle compose dans la nuit du 25 au 26 le *Chant de guerre pour l'Armée du Rhin* dont le fulgurant rententissement n'a d'égal que sa flagrante médiocrité littéraire ; dans même la journée, à Paris, place de Grève, s'est tenue la première décapitation par guillotine. La dernière aura lieu en 1977 à la prison des Baumettes, à Marseille.

Joseph Ignace Guillotin, député constitutionnel, collaborateur de la Déclaration des Droits de l'Homme, franc-maçon appartenant à la loge « La Candeur » (ça ne s'invente pas), avait présenté dès 1789 sa mécanique égalitariste devant l'Assemblée des députés, par ces mots demeurés notoires : « Avec ma machine, je vous fais sauter la tête en un clin d'œil, et vous ne souffrez point. » On notera la si prémonitoire adresse directe à ses collègues esclaffés, dont beaucoup iront bientôt rejoindre l'immense cohorte des raccourcis.

Convaincu de « vol avec violence sur la voie publique » pour avoir agressé au couteau un passant et volé ses assignats, Nicolas Jacques Pelletier est donc

exécuté ce 25 avril par le fameux bourreau descendant de bourreaux Charles Henri Sanson.

La *Chronique de Paris* rapporte que « la nouveauté du spectacle avait considérablement grossi la foule de ceux qu'une pitié barbare conduit à ces tristes spectacles ». Inventée par Antoine Louis, mais diffusée par Guillotin dans une visée altruiste – il s'agissait d'abolir l'agonie des condamnés, quand les exécutions traditionnelles duraient des heures en entraînant d'atroces souffrances –, la promptitude chirurgicale de la nouvelle invention déçoit beaucoup la foule attroupée lors de cette première. Sanson en est hué.

Le bel oxymore de « pitié barbare » employé dans la *Chronique de Paris* définit assez l'esprit qui souffle sur les paroles de la *Marseillaise*, où tout est morbide, sanglant, sauvage et plaintif et lascif et mièvre à la fois : « Ils viennent jusque dans vos bras, Égorger vos fils, vos compagnes ! » « Mais ces despotes sanguinaires... Tous ces tigres qui, sans pitié, Déchirent le sein de leur mère ! » « Nos vils ennemis tomberont, Alors les Français cesseront De chanter ce refrain terrible : Aux armes, citoyens, Formez vos bataillons, Marchons, marchons ! Qu'un sang impur Abreuve nos sillons ! »

C'est ici que prend tout son sens le mot de Nietzsche, dans *Aurore*, sur « La "grande Révolution" », qui ne fut « rien de *plus* qu'un *charlatanisme* pathétique et sanglant... *<eine pathetische und blutige Quacksalberei>* ». Pitié et Barbarie, amalgamées dans la *Marseillaise* au point de lui conférer ce ton tout de même un tantinet psychopathologique, sont soigneusement dissociées dans la vie courante. D'une part l'inlassable rythmique glaciale et infrangible de la guillotine, de l'autre l'afféterie et la geignardise imaginaires. Chateaubriand condense cette dichotomie ordinaire en une noria de formules génialement saisissantes :

« Tandis que la tragédie rougissait les rues, la bergerie florissait au théâtre ; il n'était question que d'innocents pasteurs et de virginales pastourelles : champs, ruisseaux, prairies, moutons, colombes, âge d'or sous le chaume, revivaient aux

soupirs du pipeau devant les roucouleurs Tircis et les naïves tricoteuses qui sortaient du spectacle de la guillotine. Si Sanson en avait eu le temps, il aurait joué le rôle de Colin, et mademoiselle Théroigne de Méricourt, celui de Babet. Les conventionnels se piquaient d'être les plus bénins des hommes : bons pères, bons fils, bons maris, ils menaient promener les petits enfants ; ils leur servaient de nourrices ; ils pleuraient de tendresse à leurs simples jeux ; ils prenaient doucement dans leurs bras ces petits agneaux, afin de leur montrer le dada des charrettes qui conduisaient les victimes au supplice. Ils chantaient la nature, la paix, la pitié, la bienséance, la candeur, les vertus domestiques ; ces béats de philanthropie faisaient couper le cou à leurs voisins avec une extrême sensibilité, pour le plus grand bonheur de l'espèce humaine. »

La « machine à meurtre », la « mécanique sépulcrale », comme la surnomme Chateaubriand, représente en somme ce que Lacan appelait « l'objet (a) » de la Révolution française, « objet essentiel, objet autour de quoi tourne, comme telle, la dialectique du désir »⁶. L'influence puissamment érotique de la mécanique décollatoire n'est plus à démontrer. Fouquier-Tinville jouissait de *décoller* les plus jolies femmes de Paris : « Il aimait le spectacle des guillotines », rapporte Cabanès, « surtout lorsque c'était le tour des belles et jeunes femmes... C'était une âpre volupté pour l'homme rouge de voir tomber dans le panier ces têtes charmantes et leur sang vermeil ruisseler sous le hideux couperet. »

Tous les surnoms du hideux couperet sont féminins : « Louissette » ou « Louison » (d'après le chirurgien Antoine Louis), la « fille à Charlot » (Charles Sanson), la « Veuve », la « guillotine », etc. Elle devient un motif à la mode, les femmes s'en parent sous la forme de broche, sautoir, bagues, épingles, boucles

⁶ *Séminaire*, 15 avril 1959, « Hamlet » (5)

d'oreilles. Le premier décapité d'une guillotine neuve est dit « monter sur mademoiselle », etc.

Quant aux Tricoteuses, elles n'ont jamais rien dissimulé de leur perversité, au point qu'on finit par surnommer ces furies « les lécheuses de guillotine »...

La devise de Guillotin, tirée d'Horace, est : « *Quid verum atque decens curo et rogo et omnis in hoc sum* » : « Mes soins et mes interrogations sont à la recherche de la vérité et de la bienséance, et je n'ai pas d'autre but. »

La réalité sous ces belles paroles rationnelles, c'est que pour assouvir la voracité libidinale de la nation française, au raffinement qualitatif de la « question » et de la « sellette » va bientôt se substituer l'implacable rigidité *quantitative* des décollations à la chaîne.

Le XVIII^{ème} siècle finissant consacre l'insurrection de l'esprit de géométrie contre l'esprit de finesse. L'ajustement universel par la décollation sans douleur à un rythme pré-industriel est bien digne d'une société qui se prépare à confier l'essence du pouvoir au calcul et à la machine. Les atrocités de la mise à la question relevaient encore d'un sadisme *sociétal* (comme disent les décérébrés contemporains) qui prenait tout son temps. Désormais le *nihil* est pressé d'en finir avec la finesse : « La tête vole, le sang jaillit, l'homme n'est plus », formule le laconique Guillotin. Insistant sur la célérité spectaculaire (au sens banal) de la guillotine, un admiratif rapporteur du Comité de Salut public compare carrément la décapitation foudroyante à un tour de prestidigitation : « Sanson et ses élèves guillotinent avec tant de prestesse qu'on croirait qu'ils ont pris des leçons de Comus <surnom de Nicolas-Philippe Ledru, scientifique et illusionniste célèbre sous Louis XV et Louis XVI >, à la manière dont ils escamotent leur homme ! »

Escamotez-moi ce Sapiens superflu que je ne saurais supporter ! tranche la déesse Raison... L'impatient Fouquier-Tinville ne rêvait-il pas d'installer la guillotine dans les salles d'audience pour accélérer encore l'escamotage ?

L'étrange mois d'avril 1792 préfigure ainsi l'emballement prochain d'une machine thermo-dynamique dont le combustible sera le sang humain et la vapeur le dernier souffle des suppliciés. D'ailleurs, à partir de la première exécution politique, dès l'été 1792, la guillotine n'est plus démontée, et est déclarée officiellement « permanente ».

Alors la ritournelle des décollations s'emballe. Ivre de sa propre logique mortifère (ce vertige attisé par le sang humain qui est palpable de part en part de de la *Marseillaise*), la Terreur aussi – comme la France révolutionnaire qu'elle parangonne si implacablement – change brutalement de *régime* ! « La Terreur n'est autre chose que la justice prompte, sévère, inflexible : elle est donc une émanation de la vertu », grince Robespierre. Une belle boucle dialectique est bouclée : la Terreur émane de cette vertu dont les « traces » macabres guident les enfants dans la carrière de leurs aînés, selon leur couplet de la *Marseillaise*.

Impatient d'accélérer et d'augmenter toujours plus la massification du massacre, Barère, le « troubadour de la guillotine » (*dixit* Chateaubriand), regrettait qu'il n'en existât pas « à sept fenêtres » pour mieux « déblayer » les prisons. « Cet instrument fait tout, c'est lui qui gouverne », résume-t-il.

Les génocides des siècles suivants nous ont un peu blasés concernant le chiffrage de l'atrocité, mais il s'agit de saisir ce qui, par essence, naît là :

À la lénifiante laxativité de son verbiage vertueux correspond l'astringence du Pouvoir sous les auspices de la plus impitoyable des « Mathématiques sévères ». Précurseur de la perversité nazie, Fouquier-Tinville tient *avant les procès* un compte précis du nombre désiré de coupables quotidiens, s'arrangeant pour que la Justice expéditive se plie coûte que coûte à son algèbre macabre. C'est

ainsi que, « pour faire le nombre », il rappela sur la charrette une femme d'abord relaxée qui s'était déclaré enceinte...

Nietzsche, dans *Humain, trop humain* : « C'est un ensemble de traits quasi déments, histrioniques, bestialement cruels, voluptueux, et surtout d'une sentimentalité toujours prête à se griser d'elle-même, qui constituent le fonds proprement *révolutionnaire*... »

Il s'agit là, pour emprunter une nouvelle image à Lacan, du « point de capiton » symbolique de la Révolution française. C'est la guillotine qui confère à la Révolution française sa puanteur pré-génocidaire typique de l'humanisme infatué de la Technique. Lacan dans son *Séminaire* daté du le 11 mai 1955, explique : « Il y a autant d'humanismes qu'il y a eu de révisions. Nous avons peine à nous faire une idée de ce qui s'est passé chaque fois qu'il y a eu une révision du discours sur l'homme parce que le propre de chacune de ces révisions est toujours au cours des temps, amortie, atténuée, de sorte qu'actuellement, et toujours d'ailleurs, le mot humanisme désigne une espèce de sac dans lequel pourrissent tout doucement, entassés les uns sur les autres, les cadavres de ces surgissements, de ces apparitions successives d'un point de vue révolutionnaire sur l'homme. »

À la date du 6 octobre 1791, le 3^{ème} article du Code pénal stipule : « Tout condamné à mort aura la tête tranchée ». La peine de mort a beau être abolie, le décret demeure et reste toujours en vigueur aujourd'hui, « sans préciser comment » s'interroge-t-on sur Wikipédia à l'article Guillotine.

C'est pourtant simple. Il n'est que de constater l'espèce de lobotomie universelle qu'opère de nos jours la Technique sur tant de zombies besogneux pour comprendre que la Société n'a plus besoin d'un couperet mécanique pour achever ses condamnés à la mort lente du nihilisme. L'« intelligence artificielle », comme l'intitulent les molles têtes de mort qui gouvernent et ravagent le monde,

remplit à merveille l'office « d'escamoter son homme » sans souffrance ni jactance et avec le plus abject des enthousiasmes du grand public.

On n'arrête pas le progrès.

J'aimerais lire en conclusion un autre hymne, que Baudelaire, « ébloui et attendri » écrit-il, qualifia de « *Marseillaise* du travail ».

Il s'agit du *Chant des ouvriers* de Pierre Dupont, conçu en 1846 :

Nous dont la lampe, le matin,
 Au clairon du coq se rallume ;
 Nous tous qu'un salaire incertain
 Ramène avant l'aube à l'enclume ;
 Nous qui des bras, des pieds, des mains,
 De tout le corps luttons sans cesse,
 Sans abriter nos lendemains
 Contre le froid de la vieillesse,

Aimons-nous, et quand nous pouvons
 Nous unir pour boire à la ronde,
 Que le canon se taise ou gronde,
 Buvons
 À l'indépendance du monde !

Nos bras, sans relâche tendus,
 Aux flots jaloux, au sol avare,
 Ravissent leurs trésors perdus,
 Ce qui nourrit et ce qui pare :
 Perles, diamants et métaux,
 Fruit du coteau, grain de la plaine.
 Pauvres moutons, quels bons manteaux
 Il se tisse avec notre laine !

Aimons-nous, etc.

Quel fruit tirons-nous des labeurs

Qui courbent nos maigres échine ?
 Où vont les flots de nos sueurs ?
 Nous ne sommes que des machines.
 Nos Babels montent jusqu'au ciel,
 La terre nous doit ses merveilles :
 Dès qu'elles ont fini le miel,
 Le maître chasse les abeilles.

Aimons-nous, etc.

Au fils chétif d'un étranger
 Nos femmes tendent leurs mamelles,
 Et lui, plus tard, croit déroger
 En daignant s'asseoir auprès d'elles ;
 De nos jours, le droit du seigneur
 Pèse sur nous plus despotique :
 Nos filles vendent leur honneur
 Aux derniers courtauds de boutiques.

Aimons-nous, etc.

Mal vêtus, logés dans des trous,
 Sous les combles, dans les décombres
 Nous vivons avec les hiboux,
 Et les larrons, amis des ombres ;

Cependant notre sang vermeil
 Coule impétueux dans nos veines ;
 Nous nous plairions au grand soleil
 Et sous les rameaux verts des chênes.

Aimons-nous, etc.

À chaque fois que par torrents
 Notre sang coule sur ce monde,
 C'est toujours pour quelques tyrans
 Que cette rosée est féconde ;

Ménageons-le dorénavant,
L'amour est plus fort que la guerre ;
En attendant qu'un meilleur vent
Souffle du ciel ou de la terre,

Aimons-nous, etc. »

Stéphane Zagdanski